

en ce moment du moins, lui faisait retrouver la nuit, à Paris, enfouie dans la neige sur la berge du fleuve qui devait l'engloutir, victime d'un crime, évanouie, morte peut-être...

Les angoisses effroyables du jeune homme sont faciles à comprendre. Une pensée unique torturait son esprit : René respirait-elle encore ? On pouvait en douter, hélas ! tant la jeune fille était glacée...

Paul appuya la tête de la pauvre enfant sur son épaule, tandis qu'il interrogeait le côté gauche de la poitrine, à la place du cœur.

Pas une pulsation !... Pas un battement !... Il prit les mains mignones de René dans les siennes ; on eût dit qu'elles étaient de marbre. Il serra plus étroitement le corps inanimé, espérant lui communiquer un peu de la chaleur fiévreuse qui brûlait le sien.

Ce corps restait inerte et froid comme une statue d'albâtre. Aucun symptôme, aucun signe, même le plus léger, ne trahissaient un retour à l'existence. Paul s'épuisait en efforts surhumains pour ne point éclater en sanglots et pour cacher son désespoir.

La voiture marchait bon train, malgré le verglas. Le cocher prévoyant avait fait mettre des clous à glace aux fers de son cheval qui, sous l'aiguillon du froid, filait comme un pur-sang.

Enfin le fiacre s'arrêta. On était arrivé. Victor descendit lestement du siège et vint à la portière.

— Eh ! bien ? demanda-t-il à Paul dont le visage décomposé lui fit peur.

— Rien ! répondit ce dernier d'une voix sourde.

— Il faut appeler un médecin sans perdre un instant.

— Oui.

— Je vais en chercher un...

Et le contre-maître s'élançait, prêt à sonner à toutes les portes jusqu'à ce qu'il eût trouvé la maison d'un docteur.

Paul le rappela. Victor revint à la voiture.

— Non, lui dit le fils de Pascal Lantier, à cette heure nous serions forcés d'attendre longtemps peut-être, et nous ne pouvons pas attendre.

— Que faire alors ?

— Au-dessus de chez moi habite un de mes amis, étudiant en médecine... C'est un brave garçon fort instruit qui nous viendra en aide avec un dévouement absolu... Veuillez vous charger pendant quelques secondes de cette pauvre enfant... Je vais faire ouvrir la porte et payer le cocher.

— Il faudra qu'il nous prête une de ses lanternes pour monter l'escalier... dit Victor.

L'automédon avait entendu.

— Voilà, bourgeois... fit-il en étant une lanterne et en la présentant à Paul. Tout à votre service... Je vous attends ici... Faites le plus pressé... Faut savoir se prêter aux circonstances et obliger son prochain lorsqu'on le peut, pas vrai ?... Quand on a besoin d'un service à son tour, on est bien content de trouver un bon garçon qui vous le rend...

Paul murmura quelques mots de gratitude, franchit le trottoir et sonna violemment.

La porte s'ouvrit. Victor tenait entre ses bras René, qui ne reprenait pas connaissance. Il longea le couloir et gravit l'escalier. L'étudiant en droit, portant la lanterne d'une main tremblante, l'éclairait. Arrivé sur le carré où se trouvait son logement, il se servit de sa clef et la porte tourna sur ses gonds.

— Dans ma chambre... sur mon lit... dit-il à Victor.

Le contre-maître obéit.

— Maintenant, poursuivit le fils du constructeur en lui tendant la lanterne, ayez l'obligeance d'aller payer le cocher... Je monte chez mon ami...

— Bon... mais s'il vous plaît, monsieur Paul, donnez-moi la lanterne que ce brave homme me réclamerait...

Dans son bouleversement l'étudiant perdait la tête.

Victor alluma deux bougies, prit la lanterne et descendit. Paul jeta un regard désespéré sur la jeune fille pâle et raide comme un cadavre, et s'élança vers l'étage supérieur.

Sur la porte était clouée une carte de visite ainsi conçue : JULES VERDIER. Étudiant en médecine.

Lantier frappa sans modération, comme s'il voulait enfoncer l'huis. En même temps il criait :

— Ouvrez-moi, ouvrez vite.

Jules Verdier dormait profondément sans doute, car ce ne fut pas lui qui répondit, mais une voix fraîche et bien timbrée.

— Qui est là ? demanda cette voix.

— Moi, Zirza, votre voisin d'au-dessous... répondit Paul. Ouvrez-moi vite !... Réveillez Jules !...

Madame Verdier était une fort jolie fille de vingt-deux ou vingt-trois ans, blonde aux yeux bleus, qui, négligeant beaucoup son état de fleuriste, en revanche étudiait la médecine avec son mari.

Disons de suite que Zirza, depuis son mariage avec Jules Verdier, n'avait presque rien changé dans ses habitudes journalières. Orpheline à dix-neuf ans, aimant le travail, son état de fleuriste lui avait procuré une aisance relative à ses goûts modestes.

M. Verdier père mourant, laissait à son fils unique, alex étudiant, une fortune dont le revenu permettait à peine à ce dernier de continuer ses études.

Orphelins tous deux, tous deux habitant sur le même plancher, se rencontrant tous les jours, il était donc naturel qu'un courant de sympathies s'établît entre eux. C'est ce qui arriva.

Bientôt le mariage fut décidé ; mais en même temps il fut convenu que l'étudiant et sa jeune femme continueraient d'habiter sa modeste demeure et travailleraient elle à ses fleurs, lui à ses écritures en dehors de ses heures de cours, tant que Jules Verdier n'aurait pas été admis à la pratique.

— Vrai, c'est vous, monsieur Paul ? fit-elle derrière la porte.

— Oui... cent fois oui, c'est moi !... ouvrez donc...

On entendit une clef tourner dans la serrure. La porte s'entre-bâilla.

— Attendez une seconde pour entrer... dit Céleste, je suis en chemise... je me salue...

En vérité, Paul avait bien le temps d'attendre ! Il poussa la porte et vit fuir devant lui, sous les plis d'un tissu transparent, un corps de jeune nymphe. La bougie à la main, il entra dans la chambre à coucher.

Zirza réveilla l'étudiant. Jules Verdier sursauta.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il en se frottant les yeux. Est-ce que le feu est à la baraque ?

— Non, mon petit homme... C'est notre voisin d'au-dessous, M. Lantier, qui veut te parler...

— Toi, Paul ! s'écria l'étudiant en médecine complètement éveillé, en remarquant la physiologie bouleversée de son camarade. Qu'est-ce que tu as ? Quo se passait-il ?

— Des choses très graves... Lève-toi vite !...